



Médaille de la victoire,

Médaille Commémorative Française de la Grande Guerre.



Le soldat : Incorporé au 107^e RI en 1914, passé au 412^e RI le 10 mars 1915. Blessé le 24 juillet 1916, proposé pour la réforme N°1 avec gratification renouvelable par la commission spéciale de Poitiers le 24 octobre 1916 pour « amputation de l'index, du majeur, de l'annulaire de la main droite, blessure par éclat de crapouillot ». Réformé avec gratification permanente.

Sa famille : Né le 16 juin 1895 à Luzech, fils de Eugène et de Laurence Monville, il avait les cheveux châtain moyen, les yeux bleu clair, le front moyen, le nez cave, le visage ovale et le menton à fossette. Il mesurait 1m66.

Le 24 juillet 1916 au 412^e RI :... le 14 juillet à 22h, le Lt Colonel Le Goff qui s'était rendu dans le secteur reçut communication verbale du Commandant Thibault « qu'étant donné l'état de fatigue physique des hommes qui viennent de passer 12 jours dans les tranchées dans des conditions atmosphériques défavorables, c'est se vouer à un échec certain que de renouveler cette nuit l'attaque projetée ». Ce compte rendu transmis à la brigade, le 1^o bataillon est relevé par un bataillon du Régiment Colonial du Maroc et va bivouaquer au Bois St Pierre . Du 18 juillet au 1^{er} Aout, il occupe les mêmes cantonnements.

Certificat de bonne conduite accordé.

Le soldat LAFAGE Aimé Raoul Etienne est affecté au début de la Guerre au 107^e Régiment d'infanterie.

Historique du 107^e Régiment d'infanterie

Extrait août 1914 – 10 mars 1915

SHD

Imprimerie Claude Helluy & Cie

Angoulême 1919

CHEFS DE CORPS DU 107^e RI EN CAMPAGNE

Colonel JACQUOT

Du 2 août 1914 au 26 août 1914

Lieutenant-colonel ROYE

Du 26 août 1914 au 15 mars 1916

Lieutenant-colonel PLANCKE

Du 15 mars 1916 au 9 janvier 1917

Lieutenant-colonel MOURIER

Du 9 janvier 1917 au 18 juin 1918

Lieutenant-colonel DERAY

Du 18 juin 1918 au 22 octobre 1918

Lieutenant-colonel BERTAUX

Du 22 octobre 1918 au 20 avril 1919

Chef de bataillon de BEAUCORPS

Du 20 avril au 7 juillet 1919

CITATIONS DU 107^e RI
ORDRE DE L'ARMEE N° 13.334 "D"
du 7 février 1919

"Régiment d'élite, qui depuis le début de la guerre, après avoir donné d'abord en BELGIQUE, dans la MEUSE, sur la MARNE, la mesure de qualités admirables, après s'être signalé en LORRAINE et au LABYRINTHE, dans les attaques d'ARTOIS, où la plupart de ses unités ont été citées séparément, a montré à nouveau, au cours de la période la plus violente de la lutte, devant VERDUN (Avril- Juin 1916), dans la Bataille de la Somme, devant la MAISONNETTE et BIACHES, en CHAMPAGNE, à NAVARIN (1917), pendant huit mois durant en des combats incessants, en Italie sur l'ALTIPIANO, par une résistance et des attaques ininterrompues, des qualités morales de premier ordre, une discipline et une confiance à toute épreuve, une bravoure, un mordant et un esprit de sacrifice qui n'ont cessé de lui valoir des éloges et des témoignages d'admiration.

ORDRE DE L'ARMEE N°44 (F.F.I.)
du 4 décembre 1918

"Sous les ordres de son Chef, le Lieutenant-colonel BERTAUX, a effectué dans des conditions particulièrement difficiles, le passage de vive force d'un fleuve; a abordé une falaise presque verticale garnie de fils de fer et de mitrailleuses, en a culbuté les défenseurs, faisant à l'ennemi de nombreux prisonniers, prenant des canons, des mitrailleuses et un

matériel important. Maître de la position, s'y est accroché pendant plus de vingt-quatre heures sous un bombardement intense, et malgré de lourdes pertes, privé de toute communication avec l'arrière, les ponts ayant été détruits, a permis, par son héroïque ténacité, le rétablissement des passages et l'intervention de troupes fraîches qui, élargissant ses gains, ont provoqué la déroute de l'ennemi."

HISTORIQUE DU 107° RI

Belgique

C'est le 6 août 1914 que le régiment quitta la ville d'Angoulême, au milieu des fleurs et des ovations enthousiastes.

Après avoir passé une quinzaine de jours en Argonne, puis près de la frontière belge, il fût engagé en Belgique, où il reçut le baptême du feu le 21 août à Isel, et le 22 à Grapfontaine (région de Neufchâteau).

C'est là que tomba le capitaine **FOUQUET**, le premier des officiers du 107° RI qui eût l'honneur de verser son sang pour la France.

Le régiment pris part à la retraite de Belgique, où il offrit à plusieurs reprises une résistance acharnée.

Les ordres de repli successifs, provoqués par la situation générale, causèrent à chaque fois au 107° R.I. une déception; car l'ennemi qu'il avait en face de lui avait toujours cédé le terrain en fin de journée et n'avait jamais songé à la poursuite.

BEAUMONT

Le premier bond de cette retraite nous conduisit sur la Meuse à Beaumont.

Après deux jours employés à fortifier la position par des tranchées exécutées d'une main encore peu expérimentée, le régiment fut porté, en entier, en formation de combat largement ouverte, sur le Bois de l'Hospice, à l'abri duquel l'ennemi avait forcé la Meuse.

Les 2° et 3° bataillons sont engagés d'abord.

Comme au temps jadis, le commandant **MICHEL** parcourait à cheval sa ligne de combat pour en vérifier l'assiette et la solidité, sans souci des balles qui sifflaient autour de lui, car il fallait "montrer à ces jeunes gens qu'ils ne doivent pas avoir peur".

Sa témérité ne fut pas de longue durée, il tomba bientôt pour ne plus se relever. Son successeur, le capitaine **CAMPAGNE**, lui fit rendre les honneurs sur le terrain même par les groupes de soldats qui passaient à proximité, hommage émotionnant en cette circonstance à leur vénéré chef.

Mais bientôt après une grêle de balles et d'obus s'abattit sur le régiment: de nombreux officiers et soldats des trois bataillons restèrent sur le terrain.

Le 2° bataillon fut spécialement éprouvé, l'ennemi l'ayant laissé approcher sans tirer jusqu'à 400 mètres du bois.

Les officiers, à ce moment-là, avaient encore une tenue toute différente à celle de la troupe; ils étaient particulièrement visés et suivis par des tireurs spéciaux.

Puis, beaucoup avaient la fierté de ne pas courber la tête, ne voulant pas abdiquer l'honneur d'être visés: tel le lieutenant **de la DURE**, resté debout derrière sa section, la pipe à la bouche, et qui fut tué dans cet acte de témérité.

Il fallut des ordres fermes du commandement pour les obliger à se confondre avec à la troupe, sinon c'eut été le désastre d'une infanterie sans chefs.

Cependant, le soir de cette journée du 28 août, nous étions maîtres du terrain, et bien qu'un tir d'artillerie lourde, guidé par de mystérieux signaux lumineux, nous eut encerclés de toutes parts, nous nous installions à Léthane, en cantonnement d'avant-poste et en tranquillité suffisante.

LES ALLEUX

Le deuxième bond, après de pénibles marches, nous arrêta à l'est de **Vouziers**.

Le 31 au matin, le régiment fut mis en marche vers le Nord-est.

Alors que tous croyaient déjà à une reprise de l'offensive, l'ordre fut donné d'occuper défensivement les lisières nord du Bois des Alleux.

Vers midi, l'ennemi en force repoussait nos patrouilles et arrivait au contact de la ligne de résistance, la lisière du bois.

Les 2° et 3° bataillons qui étaient à gauche ne se laissèrent pas entamer, bien que de nombreux officiers eussent déjà payé de leur vie leur héroïque ténacité :

- le lieutenant **SCHMIDT** tué sur sa mitrailleuse qu'il avait tenu à servir lui-même sur des objectifs de premier ordre

- tué aussi le lieutenant **de la COMBE**, en entraînant ses hommes dans une folle contre-attaque.

Mais aussi combien d'ennemis au tableau !

Chacun comptant ses victimes, comme un chasseur compte ses perdreaux, en oublie le danger.

Le lieutenant **de LABORDERIE**, commandant la 8° compagnie, ravitaille lui-même ses hommes en cartouches, car une semblable boucherie ne va pas sans vider les cartouchières. Cependant, à droite, le 1er bataillon est tourné par une infiltration de l'ennemi dans les grandsbois.

Après une résistance prolongée par une contre-attaque à l'arme blanche, les munitions étant épuisées et le ravitaillement n'ayant pu parvenir, il fut obligé de prendre une position plus en arrière: ceci amena le repli de tout le régiment.

L'ennemi épuisé ne poursuit pas, et à trois kilomètres de là, le cantonnement, simplement gardé, ne fut pas inquiété. Un troisième bond nous mena le 2 septembre sur la Butte de Souain.

Le régiment avait gagné cette position après une marche continue de 8 heures du soir à midi. Il ne fut pas attaqué.

Tous étaient harassés par cette suite de marches et de combats; néanmoins, la retraite continuait en ordre vers Suippes et Vitry.

Le 1er bataillon formait l'extrême arrière-garde du corps d'armée.

Laissée près de la Cheppe en soutien d'artillerie, la moitié de ce bataillon se trouvait coupée du régiment dans la nuit du 3 au 4.

Il s'y joignit une fraction du 138° R.I., également isolée, et une centaine d'hommes de tous régiments.

Le capitaine **de BEAUCORPS** qui avait pris le commandement de ce détachement de 12 officiers et de 800 hommes, chercha vainement à rejoindre le Corps d'Armée dont les colonnes ennemies, en marche vers le sud, le séparaient.

Ce n'est qu'à Lailly qu'il put connaître l'emplacement exact du XII° Corps; et il rejoignit, en pleine bataille de la Marne, le régiment déjà fort éprouvé et où ce renfort fut un appoint très apprécié.

MARNE

Le régiment se trouvait aux environs de Vitry-le-François quand il reçut l'ordre, tant attendu, de l'arrêt de la retraite, de la résistance sur place jusqu'au dernier sang.

Seul contre toute une division, le 107° tint pendant toute la journée du 6 septembre sur la ligne Courdemanges-Huiron-Frigincourt.

Ce dernier village fut perdu et repris plusieurs fois, et la compagnie du capitaine **DUCASSE** s'y distingua particulièrement.

Puis, de concert avec les éléments du 78°, du 126° et du 108° R.I., la résistance se concentra enfin autour de Chatelraould et du château de Beaucamp, ligne que l'ennemi ne parvint pas à entamer, malgré les assauts, malgré les tentatives de surprises de nuit, malgré les simulacres de reddition.

C'est là que fut traîtreusement abattu le lieutenant **de LABORDERIE**, alors qu'il s'était mis debout, pour arrêter le feu de sa compagnie sur un ennemi qui levait la croix.

Cinq jours de luttes incessantes, faisant suite à une retraite dont la rapidité n'avait pas empêché l'ordre le plus parfait, avaient mis à bout nos forces, décimés nos effectifs.

Mais le plus noble esprit animait tous ces Français, sentant qu'entre les mains de chacun d'eux était tout le sort de la Patrie, qu'une faiblesse sur un seul point pouvait compromettre tout l'échafaudage de la suprême résistance.

Les officiers se multiplièrent, se montrant partout pour ranimer les courages: voici le commandant **CAMPAGNE** qui sent de l'hésitation dans l'une de ses sections pour faire un bond en avant; il saisit un fusil, abat plusieurs ennemis à bout portant.

Cet acte entraîne tous les hommes, qui occupent aussitôt le poste indiqué, tandis que les Boches prennent la fuite.

Il faut citer aussi l'acte du soldat **JOLLET**, blessé étant observateur dans un arbre, et qui refusa obstinément à son officier de se laisser relever, tant que le jour lui permit d'observer.

Dans une lettre personnelle au lieutenant-colonel **ROYÉ**, le commandant du XII° Corps d'Armée résumait ainsi l'impression laissée par le 107° :

"Votre régiment est admirable, j'ai dit aux représentants du G.Q.G. qu'aucun autre dans l'Armée française n'aurait mieux fait "

Le 11 au matin, l'activité du feu de l'ennemi se ralentit.

A l'aube, le talus du chemin de fer est encore occupé; deux heures après, il n'y a plus personne: toute la ligne s'ébranle.

Les ruines fumantes de Courdemanges et Huiron sont définitivement dépassées.

Pendant quatre jours de poursuite, parcourant 80 kilomètres, nous ne rencontrons aucune résistance.

Mais les Boches ont eu le temps de choisir leurs positions: ils y sont déjà solides et nous n'avons plus d'artillerie pour les en culbuter.

REIMS

Après quelques petits engagements, notamment à Perthes, épuisé par des efforts aussi répétés, et par la dysenterie, le régiment est envoyé à Reims, en réserve.

Dès le lendemain de son arrivée, 23 septembre, il est à une place d'honneur, la protection de la lisière nord-est de la ville contre un retour possible de l'ennemi. Cette situation, dite en réserve, comporta quelques engagements et surtout de copieux bombardements, notamment pour le deuxième bataillon à Bétheny (bataillon **MAGORD**).

Le 23 septembre, après avoir recueilli les débris d'un autre régiment, ce bataillon recevant l'ordre de se replier, exécuta le mouvement par groupes de quatre, au pas cadencé, l'arme sur l'épaule gauche, faisant l'admiration du commandant de la brigade.

Au bout de huit jours, toute trace de dysenterie avait disparu, nos hommes ayant pu enfin avoir une nourriture abondante et appropriée, et le 107° R.I. était envoyé le 1er octobre tenir un secteur près de Jonchery.

CHAMPAGNE

Qu'était-ce qu'un secteur à ce moment ?

Quelques tranchées de section, dispersées en échiquier pour se flanquer mutuellement, sans liaison entre elles, ni vers l'arrière, protégées par un simple fil de fer tendu qui supportait des appareils de résonance, boîtes de conserves, bouteilles.

Faible lui-même, l'ennemi n'attaqua pas ces faibles lignes.

Il s'organisait, il fut prêt avant nous.

Et quand l'ordre fut donné d'exécuter des attaques partielles, pour enlever des points importants, c'est une forteresse qu'on trouva en face de soi.

Après deux expériences infructueuses, les 12 et 30 octobre, le régiment fut de nouveau chargé le 25 novembre d'enlever le bois B; cette mission incombait au 1er bataillon.

Dans un magnifique élan, après une préparation d'artillerie sommaire, les deux compagnies de première ligne, 2° et 3°, s'élancèrent à l'assaut du saillant du Bois B, d'un bloc, et sans retardataires que les hommes atteints dès leur sortie sur le terre-plein.

Ces compagnies furent englouties presque en entier, aucun officier n'en revint.

Le capitaine **RAVAUT**, blessé dans les défenses accessoires, continua à tirer sur l'ennemi qui lui faisait signe de se rendre, jusqu'à ce qu'il fût tué.

Le lieutenant **ARBELLOT** commandant la 3° soutint une lutte analogue, et ne fut fait prisonnier que blessé et évanoui.

La prise d'un poste avancé de l'ennemi, aux Bois Parallèles, par le 2è bataillon, fut mieux réussie.

La première leçon avait été bonne: l'opération, bien préparée par le capitaine **MAGORD**, conduisit à la surprise complète de l'ennemi.

LORRAINE

Au mois de mars, le Corps d'Armée fut réclamé par son ancien chef, le général **ROQUES**, commandant l'Armée de la Lorraine.

Et au 107° R.I. qu'il avait vu à l'œuvre à la Marne, celui-ci confia le rôle principal de l'opération projetée, qui escomptait une percée à Regnéville-en-Haye, en direction de Thiaucourt.

Pendant deux jours, les hommes du régiment attendirent vainement que les brèches promises fussent faites par notre artillerie dans les puissants réseaux ennemis.

Aimé Raoul Etienne LAFAGE est affecté au 412^e Régiment d'infanterie le 10 mars 1915.

412^e REGIMENT D'INFANTERIE

Collection BDIC 

Henri Charles-Lavauzelle et Cie (Paris)

1923

Licence ouverte

Extrait mars 1915-24 juillet 1916

Organisation

Le 412^e régiment d'infanterie est né de la guerre !

Créé à Limoges le 23 mars 1915, il a été organisé sous le commandement du lieutenant-colonel James MARTIN, avec des éléments des dépôts des régiments stationnés dans la 12^e région, lesquels ont été regroupés, autant qu'il a été possible, de manière à constituer des unités de même homogénéité.

C'est ainsi qu'à la formation, les bataillons comprenaient :

1^{er} bataillon : Limousins, Corrégiens, Creusois et Charentais des 63^e, 78^e, 107^e et 138^e régiments d'infanterie.

2^e bataillon : Périgourains, Corrégiens des 50^e, 100^e, 108^e et 126^e régiments d'infanterie.

3^e bataillon : Parisiens et gars du Nord des 1^{er}, 43^e et 84^e régiments d'infanterie, évacués de la 1^{re} région.

Le 8 avril 1915, une première compagnie de mitrailleuses était formée par réunion des trois sections de mitrailleuses des bataillons et prélèvement des cadres et de troupes sur les unités du corps.

A l'origine, l'ordre de bataille était le suivant :

Lieutenant-colonel James MARTIN, commandant le régiment.

Capitaine de CHAUVENET, adjoint au chef de corps.

Médecin-major de 2^e classe de réserve LEBELLE, médecin chef.

Lieutenant BRISSET, officier d'approvisionnement.

Sous-lieutenant SENZIER, officier de détails.

Lieutenant GOUDAERT, porte-drapeau.

Médecin aide-major GERARE, adjoint au médecin-chef.

Lieutenant de FONT-REAULX, officier téléphoniste.

1^{er} Bataillon

Etat-major

Chef de bataillon DORAT DES MONTS, jusqu'au 24 avril 1915.

Chef de bataillon THIBAULT, à date du 25 avril.

Médecin aide-major DESVIGNES ;

1^{re} Compagnie

Capitaine LONGE.

Lieutenant NUSSAS.

Sous-lieutenant FAYET.

2^e compagnie

Capitaine RHOMER.

Sous-lieutenant ROGER.

3^e compagnie

Capitaine TARDIVEAU.

Sous-lieutenant MAZIERE.

Sous-lieutenant CHEVALIER

4^e compagnie

Capitaine GUINGNE.

Sous-lieutenant BLONDEL

Sous-lieutenant BENEDETTI

2^e bataillon

Etat-major

Chef de bataillon BRIEUSSEL.

Médecin aide-major VIGNAUD.

5^e compagnie

Capitaine VILLEPONToux.

Sous-lieutenant DELIOT.

6^e compagnie

Capitaine HUBERT.

Sous-lieutenant COMBE.

Sous-lieutenant CHAUVEAU.

7^e compagnie

Capitaine DUCEP.

Sous-lieutenant DUBOS.

Sous-lieutenant FALQUIER

8^e compagnie

Capitaine DUMORTIER.

Lieutenant DENOIX.

Sous-lieutenant CHASSAGNE.

3^e bataillon

Etat-major

Chef de bataillon MATHIS.

Médecin aide-major FONTAINE.

9^e compagnie

Capitaine THIEBAULT-LAURENT.

Sous-lieutenant BONTE.

Sous-lieutenant GERDET.

10^e compagnie

Lieutenant FAUVEAU

Lieutenant DOTEZ

Sous-lieutenant FRANCHET D'ESPEREY

11^e compagnie

Capitaine BRIQUET.

Sous-lieutenant MASSE.

Sous-lieutenant VILLERET.

12^e compagnie

Capitaine DELERUE.

Lieutenant ROBACHE.

Sous-lieutenant BERNARD.

Compagnie de mitrailleuses (à dater du 23 avril)

Capitaine CARY

Sous-lieutenant COURTY.

Sous-lieutenant ROUX DE REILHAC.

Sous-lieutenant DAUMET ;

Après un séjour d'entraînement au camp de la Courtine, le régiment est embarqué, le 13 avril 1915, en trois échelons et acheminé sur le front. Il débarque à Epernay, dans la soirée du 14 avril, et va cantonner à Ay et Dizy-Magenta.

A la date du 15 avril, la 305^e brigade (général DELBOUSQUET), qui comprend les 411^e et 412^e régiments d'infanterie, est affectée à la Ve armée (général FRANCHET D'ESPEREY).

Le 15 avril, le régiment se porte dans la région au nord de la Montagne de Reims et occupe les cantonnements de Coulommès, Vrigny et Pargny-les-Reims.

Le 18 avril, le général FRANCHET D'ESPEREY remet son drapeau au 412^e régiment d'infanterie, à l'issue d'une revue solennelle passé près de la ferme de Romay.

C'est à cette date que commence, à proprement parler, la carrière du 412^e régiment d'infanterie.

PREMIERE PARTIE

Guerre de 1914-1918

CHAPITRE PREMIER

1915. – Secteur de Reims, de la miette et du bois de Beau-Marais.

Deuxième offensive de 1915.

La 305^e brigade ayant été mise à la disposition du groupement de Reims (général MAZEL), le régiment quitte ses cantonnements le 22 avril, pour tenir un quartier, dans le secteur Est, au nord de Cormontreuil, selon le dispositif ci-après :

En première ligne, un bataillon vers la butte de tir ;

En deuxième ligne, un bataillon ayant deux compagnies à la butte de tir, une compagnie au pont de Vrilly et une à Cormontreuil ;

En réserve, à la disposition du général commandant le groupement, un bataillon à Villers-Allerand.

Les bataillons se succèdent dans les différentes situations, par période de quatre jours, jusqu'au 25 mai.

Le 26 mai, la 305^e brigade est rattachée à la 123^e division (général CORVISARD) P.C. à Chigny-les-Roses), et reçoit mission de remplacer une brigade, dans un secteur s'étendant des Marquises-de-Prunay au fort de la Pompelle.

Par suite, le 412^e relève le 405^e régiment d'infanterie les 27 et 28 mai, avec deux bataillons en première ligne, aux Marquises et à Prunay, et un bataillon en réserve à Verzenay.

Poste de commandement du lieutenant-colonel commandant le régiment à Beaumont-sur-Vesle.

Le régiment est maintenu dans cette situation jusqu'au 20 août.

Les bataillons restent en secteur pendant six jours et vont ensuite à Verzenay, pour se reposer et continuer l'instruction.

Durant toute la période du 26 mai au 20 août, l'ennemi manifeste son activité par des bombardements qui causent quelques pertes parmi nos tirailleurs, organisant les positions ou créant des réseaux de fil de fer.

De notre côté, l'artillerie exécute des tirs de harcèlement, et les unités sont tenues constamment en haleine.

Des patrouilles ou reconnaissances sont fréquemment envoyées vers les lignes ennemies, avec mission d'apprécier la densité des forces et de se rendre compte de la nature des travaux exécutés.

Pendant la nuit du 23 juillet, une de ces reconnaissances, constituée avec du personnel de la 4^e compagnie et dirigée très habilement par l'aspirant NEBOUT, au nord du moulin de Prunay, entame un véritable combat avec une fraction ennemie qui essaie de l'encercler.

Grâce à la vigilance et à l'activité déployées, notre petite troupe échappe aux tentatives des Allemands et réussit à rentrer dans nos lignes.

Mais un homme manque à l'appel ; mortellement blessé pendant le combat, il n'a pas pu rejoindre. Malgré le jour qui se lève, deux soldats s'offrent immédiatement pour aller le chercher, et, en rampant, parviennent à le retrouver et à ramener son corps.

Cette reconnaissance, signalée à l'autorité supérieure, valut à l'aspirant NEBOUT et aux deux courageux soldats de la 4^e compagnie, des citations aux ordres de la division et de la brigade.

Ce furent les premières croix de guerre attribuées au régiment.

Secteurs de la Miette et du bois de Beau-Marais Carte nécessaire : Reims.

La 123^e division ayant été appelée à une autre mission, le régiment quitte le secteur des Marquises après avoir été relevé, les 20 et 21 août, par des éléments du 15^e corps d'armée.

Du 22 au 25 août, il est acheminé par voie de terre dans la région de l'Aisne, nord-ouest de Berry-au-Bac, et arrive le 26 aux environs de Cormicy, où les bataillons s'établissent au bivouac.

Le 412^e, qui est mis à la disposition de la 122^e division, est chargé de procéder à des travaux urgents, préparatoires à une forte attaque que les IV^e et V^e armées doivent exécuter en Champagne ;

Le 31 août, le 412^e relève le 8^e régiment d'infanterie qui tient le secteur de Cuiry-les-Chaudardes et du bois de Beau-Marais, au sud de Craonne.

Le 1^{er} septembre, il est dirigé plus à l'Est et remplace, pendant la nuit du 1^{er} au 2, le 45^e régiment d'infanterie dans le secteur du ruisseau de la Miette, affluent de l'Aisne. Le 3^e bataillon est en première ligne, les 1^{er} et 2^e bataillons ont au bivouac dans le bois Marteau.

La 123^e division étant désignée pour participer à l'attaque prévue, ses éléments reçoivent mission d'organiser le terrain et de préparer les parallèles de départ, place d'armes, boyaux de communication, etc., selon un plan arrêté. En conséquence, les deux bataillons qui ne sont pas en première ligne ont tous leurs effectifs employés aux travaux, lesquels sont exécutés dans le voisinage immédiat de l'ennemi, qui tient les hauteurs au nord de l'Aisne, à moins de 600 mètres, et bombarde constamment nos positions avec ses canons et ses engins de tranchée ; aussi les pertes subies sont importantes.

Le 22 septembre, on apprend que le jour J. de l'attaque est fixé au 25. La préparation d'artillerie commence avec une très vive intensité.

Les bataillons reçoivent munitions, grenades, couteaux de tranchées, vivres, etc., et poursuivent fébrilement les travaux.

Des exhortations sont faites aux troupes, auxquelles on communique la mission particulière des différents éléments du 412^e, telle qu'elle résulte des plans d'engagement.

Le premier objectif du régiment est Juvincourt.

Prévoyant qu'ils vont faire quelque chose de sensationnel et avides de courir sus à l'Allemand, les hommes montrent un superbe enthousiasme en attendant stoïquement dans leurs tranchées, que l'ennemi inonde de projectiles, le moment de se porter en avant.

Enfin, la date du 25 arrive ; chacun est prêt à bondir. Notre artillerie continue à battre avec une intensité redoublée les objectifs à atteindre. Mais l'indication de l'heure H., qui doit être communiquée par ordre spécial, ne parvient pas. Elle est différée. Elle le sera définitivement.

L'attaque faite par la IV^e armée n'ayant pas obtenu les résultats escomptés, ordre est donné à la V^e armée de surseoir à celle qu'elle devait prononcer.

Du 26 au 9 octobre, le régiment continue à tenir le secteur de la Miette, avec deux bataillons en première ligne et un troisième en réserve au bois Rouvroy ; chaque bataillon restant huit jours en ligne et quatre jours en réserve.

La déception causée par l'inexécution de l'opération fut très sensible à tout le personnel du 412^e, mais ne diminua pas son ardeur combative.

Pendant tout le temps que les bataillons gardèrent le secteur, ils firent vaillamment tête à l'ennemi, et, malgré des pertes sévères, réussirent, par leur activité et l'efficacité de leur tir, à repousser toutes les attaques qu'il tenta sur leur front.

Le 10 octobre, le régiment appuie plus à l'ouest et occupe le secteur du bois de Beau-Marais.

Le dispositif est sensiblement le même que le précédent secteur : deux bataillons sont en ligne et un troisième en réserve à Muscourt, village de la rive gauche de l'Aisne, au sud de Beurieux.

Le 5 novembre, il est relevé entièrement par des troupes de la 36^e division et va cantonner à Ventelay (état-major du régiment, compagnie hors rang, compagnies de mitrailleuses et 2^e bataillon) et Muscourt et environs (1^{er} et 3^e bataillons).

Le 1^{er} novembre, une deuxième compagnie de mitrailleuses de brigade avait été organisée au 412^e; elle comportait les cadres suivants : capitaine DE MALHERBE, commandant la compagnie (venu du 411^e d'infanterie) ; lieutenant COURTY et sous-lieutenant MAZIERE.

La 123^e division ayant été mise au grand repos et à l'instruction, le régiment est maintenu dans les mêmes cantonnements jusqu'au 18 novembre, date à laquelle il est acheminé par voie de terre dans la région, au nord de Châtillon-sur-Marne.

Le 18 novembre, les éléments stationnent dans les localités ci-après, où ils séjournent jusqu'au 22 novembre :

Magneux : état-major, compagnie hors rang, compagnies de mitrailleuses et 2^e bataillon ;

Baslieux-les-Fismes : 3^e bataillon ;

Courlandon : 1^{er} bataillon.

Le 23 novembre, le régiment se porte en une étape à ses cantonnements de repos qu'il occupera jusqu'au 13 décembre, à savoir :

Olizy et Violaine : état-major du régiment et 3^e bataillon ;

Anthenay et écarts ; 1^{er} et 2^e bataillons.

CHAPITRE II

En Champagne. – Secteur de la Butte du Mesnil.

(21 décembre 1915-25 avril 1916)

Cartes nécessaires : Bar-le-Duc, Verdun.

Vers la fin d'octobre, le général PASSARD avait été nommé au commandement de la 305^e brigade, en remplacement du général DELBOUSQUET, appelé à un autre emploi.

La 123^e division ayant été désignée pour relever le 11^e dans le secteur de la butte du Mesnil et de Maisons-de-Champagne, le 412^e fait étape, le 14 décembre, à Baslieux-sous-Châtillon, Cuchery et Montigny et est embarqué le 15 à Epernay.

Débarqué à Vitry-la-Ville, il cantonne à Pogny, où il séjourne le 16 décembre et est acheminé par voie de terre sur sa destination. Il stationne :

Le 17, à Coupeville (état-major du régiment et 1^{er} bataillon), Moivre (2^e bataillon), Le Fresne (3^e bataillon), moulin et ferme des Ormes (compagnies de mitrailleuses) ;

Le 18, Dommartin-sur-Yèvre (état-major du régiment, 2^e et 3^e bataillons) et Noirlieu (1^{er} bataillon et compagnies de mitrailleuses) ;

Le 19, à Hans, où tout le régiment est réuni ;

Le 20, à Laval (état-major du régiment et 1^{er} bataillon) et ravin des Pins (2^e, 3^e bataillons et compagnies de mitrailleuses).

Les étapes sont rendues très pénibles par les intempéries et le mauvais état des routes en partie défoncées. La neige, qui le 20 au matin a fait son apparition, ne cesse de tomber de toute la journée.

Le 21 décembre, le régiment relève le 37^e dans le sous-secteur B, qui comprend la butte du Mesnil.

Deux bataillons sont en première ligne et un bataillon en réserve.

L'activité ennemie est particulièrement intense ; elle se manifeste par des bombardements presque ininterrompus d'obus de tous calibres et de projectiles toxiques. De plus, les tranchées et boyaux envahis par les eaux rendent les conditions de séjour extrêmement dures. Les corvées d'alimentation et de transports de matériaux destinés à la réfection et à la continuation des communications ou organisations défensives, se font uniquement la nuit. Dans certains boyaux, les hommes ont de l'eau jusqu'à la ceinture. Aussi les effectifs, décimés par le feu de l'ennemi ou la grande rigueur de la vie matérielle, fondent-ils rapidement.

ANNEE 1916

Le 7 janvier, une modification dans la répartition des troupes en secteur fait appuyer le 412^e plus à gauche.

Le 1^{er} bataillon relève, à gauche du 3^e, le bataillon de droite du 12^e régiment d'infanterie, et un bataillon du 411^e relève, à droite, le 2^e bataillon du 412^e qui passe en réserve.

Affaire des 9, 10 et 11 janvier

Depuis plusieurs semaines, des bruits souterrains avaient été entendus dans le voisinage du bois au 20 000^e, par des militaires de la 9^e compagnie, mineurs de la région du Nord qui affirmaient « qu'on travaillait sous eux », qu'ils percevaient des bruits de « perceuses frappant à coups réguliers » et de roulements de wagonnets.

Des spécialistes, écouteurs du génie, avaient été demandés, mais ils s'étaient montrés sceptiques sur la proximité de ces bruits dont l'origine, disaient-ils, paraissait être à 30 mètres au moins de nos positions.

Le 6, ils affirmaient qu'ils n'avaient rien d'inquiétant, et, le 7, ils n'enregistraient que des « bruits très légers ».

Néanmoins, par prudence, une mitrailleuse en position au-dessus du point suspect avait été retirée par ordre du lieutenant-colonel et placée à 100 mètres plus en arrière, pour être dirigée sur l'entonnoir possible.

Les 7, 8 et 9 au matin, l'ennemi avait effectué de violents bombardements, avec obus de tous calibres, sur les première et deuxième lignes, ainsi que sur les réduits où se trouvait le bataillon en réserve et le poste de commandement du commandant du régiment.

L'alerte avait été aussitôt ordonnée, et tout le monde se tenait sur ses gardes, car ces indices semblaient précurseurs d'une attaque.

Cependant, le dimanche 9 janvier, les tirs d'artillerie avaient diminué d'intensité et une accalmie réelle s'était manifestée.

Tout à coup, à 15 h 15, une détonation formidable retentit, immédiatement suivie d'un bombardement extrêmement violent de nos positions de deuxième ligne et de réserve, accompagné du crépitement des mitrailleuses et des fusils.

L'ennemi vient de faire exploser une mine, à 100 mètres de la corne sud-ouest du bois au 20 000^e et à 30 mètres en arrière de la tranchée occupée par la 9^e compagnie du 412^e d'infanterie.

Une grosse colonne de fumée très épaisse se répand aussitôt sur les premières lignes. Les occupants, croyant à une attaque avec gaz, mettent leur masque, calfeutrent les abris et se préparent à combattre.

Dans le même moment, des fractions ennemies sortent de leurs tranchées, précédées de groupes munis d'appareils projetant des flammes à une distance de 25 mètres environ. Avec une grande rapidité, ces Allemands s'élancent par les boyaux Blottin, Posen, des Walkyries, Viricel, et, en quelques minutes, arrivent jusqu'à l'abri du poste de commandement du commandant du 3^e bataillon, inondant de liquides enflammés les abris ou les hommes rencontrés sur leur passage.

Toutefois, le commandant MATHIS a eu le temps d'envoyer à ses unités l'ordre de résister à outrance sur la deuxième ligne, si la première n'a pu tenir.

A gauche, la compagnie ROBACHE (10^e) soutient parfaitement le choc, grâce à la présence d'esprit du sergent LAMAZOUERE qui, voyant les jets de flammes, comprend l'erreur commise et se précipite vers les abris, arrachant les masques des visages, et faisant établir immédiatement dans le boyau un barrage de sacs à terre.

Une autre section, commandée par le lieutenant DUBOS (horriblement blessé), est aspergée de flammes ; plusieurs hommes flambent « comme des torches ». Le lieutenant a cependant le courage, avant d'être emporté, de donner l'ordre de tenir coûte que coûte le boyau Blottin et la tranchée Stendhal.

A droite, la 9^e compagnie, commandée par le lieutenant BONTE, entourée par les flammes, a complètement disparu, détruite en partie par l'explosion ou capturée.

Cette unité, énergiquement commandée et pourvue d'excellents cadres, aurait certainement résisté comme les autres, si elle n'avait été surprise par la soudaineté de l'agression et immobilisée par les procédés barbares de l'ennemi.

La 12^e compagnie (compagnie de réserve), qui occupe le boyau Kolossal, le boyau de Nancy et celui des Walkyries, tient tête à toutes les attaques. Son chef, le lieutenant DOLEZ, lui aussi grièvement brûlé, est obligé de passer le commandement au sous-lieutenant DUCELLIER.

Par une vigoureuse contre-attaque, menée en personne par le commandant MATHIS, cette compagnie parvient à rejeter l'ennemi dans la tranchée Barbe, mais ne peut progresser en raison des violents tirs d'artillerie, de torpilles et de grenades.

A 19h 25, le lieutenant-colonel commandant le régiment, autorisé à disposer d'une compagnie du 2^e bataillon (réserve de brigade), envoie les 6^e et 7^e compagnies renforcer le 3^e bataillon. Mais ces unités ne peuvent que repousser un peu l'ennemi, qui se retranchait dans la tranchée Barbe.

La nuit arrive et amène une sensible accalmie.

Le 10 au matin, sur l'ordre du général commandant la 305^e brigade, et après préparation d'artillerie très réduite, une contre-attaque est déclenchée à 6 h 30 par deux compagnies du 411^e et deux compagnies du 412^e.

Il convient de noter qu'à la droite du 412^e, le 411^e avait subi également la même attaque qui lui coûtait près de deux compagnies faites prisonnières.

Cette contre-attaque, très vigoureusement menée par le chef de bataillon FERRE DE PEROUX, commandant le 2/412, réussit à rejeter l'ennemi jusqu'à la tranchée Cornette, mais est arrêtée par des fils de fer barbelés que les Allemands avaient posés au cours de la nuit.

Le commandant FERRE DE PEROUX, qui s'est héroïquement élancé, la pipe aux dents, pour entraîner les premières vagues, tombe grièvement blessé à quelques mètres de notre ancienne tranchée de première ligne et reste sur le terrain, à un endroit que ne peut atteindre la vague qui le suit.

La 6^e compagnie, admirablement enlevée par le capitaine HUBERT, fait des efforts inouïs pour rejoindre le commandant, mais n'y peut parvenir, décimée qu'elle est par un feu terrible

de mitrailleuses. En quelques minutes, le capitaine HUBERT et le lieutenant COMBE sont gravement blessés, et le sous-lieutenant LEYGONIE est tué.

Le sous-lieutenant CHAUVEAU prend le commandement, rallie les restes de la compagnie dans la tranchée Cornette et fait construire dans les boyaux des barrages de sac à terre. La 5^e compagnie s'établit à la gauche, dans le boyau des Walkyries, et procède de même.

A droite, les 7^e et 8^e compagnies rejettent très vigoureusement l'ennemi jusque dans les boyaux Posen et Fauvel, mais sont arrêtées par le feu des mitrailleuses qui battent le terrain en avant des fils de fer.

A gauche, la 10^e compagnie repousse également les Allemands du boyau Stedhal et y établit un barrage. Elle peut récupérer deux de nos mitrailleuses laissées sur le terrain et les remet en batterie.

Pendant la nuit du 10 au 11, qui est relativement calme, deux compagnies du 12^e régiment d'infanterie (bataillon ESTRABAU) sont envoyées en renfort.

Le 11 janvier, la progression continue à coups de grenades dans les boyaux des Walkyries et Posen. Des barrages établis par les Allemands sont enlevés et détruits, mais il en existe d'autres en arrière.

Vers 11 heures, une section de la 8^e compagnie s'élance à la baïonnette et refoule l'ennemi dans ses tranchées.

Ce mouvement, aperçu par ses observateurs, est vraisemblablement interprété par eux comme une contre-attaque générale, car immédiatement un formidable tir de barrage d'artillerie de tous calibres est dirigé sur la totalité du secteur.

Le sous-lieutenant DUCELLIER, gravement commotionné par un éclatement, est porté au poste de commandement du chef de bataillon. Mais l'abri s'effondre sous un gros projectile, ensevelissant et contusionnant le personnel qui s'y trouve, dont le commandant MATHIS et le sous-lieutenant DUCELLIER, qui doivent être évacués.

Le reste de la journée est plus calme.

Au cours de la nuit, on peut réparer les dégâts causés aux tranchées et boyaux et ravitailler tant bien que mal, en munitions, en vivres de conserve et en eau, les unités qui soutiennent depuis quarante-huit heures, sans arrêt et sans repos, une lutte acharnée.

A la nuit tombante, les sergents SAUMON et JUILLAC, de la 8^e compagnie, qui déjà, la nuit précédente, avaient vainement essayé d'aller chercher le commandant FERRE DE PEROUX, gisant depuis la veille entre les lignes, et qu'on voyait encore remuer, renouvelèrent leurs tentatives et furent assez heureux pour réussir.

Après avoir rampé dans un boyau presque comblé et creusé un sillon, le sergent SAUMON parvint à saisir la main du commandant. Son camarade JUILLAC, resté allongé dans le boyau, put, en le tirant par les pieds, le ramener auprès de lui, ainsi que le commandant, qui, quoique atteint de blessures multiples, avait conservé toute sa lucidité d'esprit et accueillit ses sauveteurs en leur disant qu'il avait eu « horriblement froid aux pieds » ! Il ne devait malheureusement pas survivre et succombait quelques jours plus tard à l'ambulance, non sans avoir reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur, digne récompense de son admirable héroïsme.

Dans la nuit du 11 au 12 janvier, le 2^e bataillon et la 10^e compagnie du 412^e furent relevés par un bataillon du 12^e régiment d'infanterie (commandant ESTRABAU), qui prit le commandement de tout le secteur, y compris la 11^e compagnie du 412^e. Cette compagnie, qui se trouvait à gauche du boyau kolossal, en liaison avec le 1^{er} bataillon du régiment, tenant le sous-secteur du Filet, avait été, ainsi que sa voisine de gauche, la 2^e compagnie, violemment

bombardée pendant les trois journées de combat ; aussi les pertes de ces deux unités furent très lourdes.

En résumé, l'attaque allemande, précédée d'une forte explosion de mine et exécutée au moyen de lance-flammes, avait pu progresser de 400 mètres environ.

Grâce aux mesures prises et à l'activité déployée par les gradés et soldats des 2^e et 3^e bataillons, qui firent preuve, pendant tout le temps que durèrent les combats, des plus belles qualités d'endurance, d'énergie et de courage, l'ennemi put être repoussé, sur le front du régiment, jusqu'aux abords de notre ancienne tranchée de première ligne.

Le bilan des pertes, au cours de ces trois journées, s'élevait à :

Tués (dont un officier)	69
Blessés (dont 8 officiers)	326
Disparus (dont 4 officiers)	164
Total	559

Le commandant FERRE DE PEROUX et le lieutenant COMBE succombèrent à leurs blessures.

Le lieutenant BONTE, les sous lieutenants BOUTRY, GARDET et CAPRON étaient parmi les disparus, dont la plupart furent faits prisonniers.

A la suite de ces durs combats, un certain nombre de récompenses furent accordées ; leur énumération figure sur une liste annexée à l'historique.

Le 13 janvier, les 2^e et 3^e bataillons, relevés dans le secteur B par deux bataillons du 12^e régiment d'infanterie, vont bivouaquer au camp des Boyaux, près de Laval. Ils sont dirigés le lendemain sur Gizaucourt où ils sont rejoints, le 15, par l'état-major du régiment et le 1^{er} bataillon, qui a été également relevé par un bataillon du 12^e régiment.

Le régiment est maintenu à Gizaucourt jusqu'au 29 janvier.

Il reprend, le 30, le secteur de la butte du Mesnil, où il reste jusqu'au 15 février.

Les relèves s'exécutent par roulement entre les bataillons, de manière que chacun d'eux reste en réserve pendant six jours et passe douze jours en ligne.

Ce régime, étant données l'âpreté de la saison et l'activité de l'ennemi, est particulièrement sévère.

Le 16 février, tout le régiment est groupé au repos au camp des Boyaux, sauf un bataillon maintenu au ravin de Marson, en réserve de division.

Les trois bataillons sont employés, chaque nuit, à des travaux ayant pour but d'organiser une deuxième position défensive sur les hauteurs à l'ouest du Marson.

Le 27 février, une deuxième compagnie de mitrailleuses est créée au régiment.

Ses cadres comprennent : capitaine TARDIVEAU, de la 3^e compagnie, commandant la compagnie ; sous-lieutenants VILLERET et MOUCHE, chefs de peloton.

Pendant les nuits du 14 et 16 mars, le régiment relève, toujours dans le secteur de la butte du Mesnil, le 411^e Régiment d'infanterie.

Dès son arrivée en Champagne, la 123^e division avait été rattachée au 15^e corps d'armée (général HEYMANN), qui fut remplacé dans son commandement, en février, par le général de MAUD'HUY.

Le régiment reste en position jusqu'au 30 mars ; les bataillons se relèvent par périodes de huit jours en première ligne et quatre jours en réserve.

L'artillerie ennemie, toujours très active, détériore constamment tranchées et boyaux et cause des pertes sensibles.

Les 30 et 31 mars, les trois bataillons du 412^e sont relevés par les bataillons du 411^e. Les 2^e et 3^e bataillons vont stationner à Hans avec l'état-major du régiment ; le 1^{er} bataillon est maintenu au Marson, en réserve de division.

Du 14 au 16 avril, le régiment est à nouveau appelé à relever le 411^e dans le secteur de la butte du Mesnil, qu'il occupe jusqu'au 26 avril, date à laquelle la 123^e division est mise au grand repos.

Le 30 avril, l'état-major du régiment, les 1^{er} et 2^e bataillons, les 2^e et 3^e compagnies de mitrailleuses sont embarqués en camions autos et transportés dans la région au nord-est de Vitry-le-François, vers le confluent de la Saulx et de l'Ormain.

Les cantonnements sont les suivants :

Merlaut : état-major du régiment et 1^{er} bataillon ;

Ponthion : 2^e bataillon ;

Outrepoint : 2^e et 3^e compagnies de mitrailleuses avec le 3^e bataillon.

Ce dispositif est maintenu jusqu'au 14 mai, date à laquelle on apprend que la 123^e division est rattachée à la II^e armée (armée de Verdun).

Les 15 et 16 mai, le 412^e fait étape pour se porter à l'est de Revigny et cantonne :

Le 15, à Vroil (état-major, 2^e et 3^e bataillons) et Rancourt (1^{er} bataillon et les trois compagnies de mitrailleuses) ;

Le 16, à Neuville-sur-Orne (état-major, 1^{er} et 2^e bataillons) ; Laimont (3^e bataillon et 3^e compagnie de mitrailleuses).

Le 19 mai, le général CORVISARD, commandant la division, réunit à Neuville-sur-Orne les officiers du régiment.

Il les met au courant de la situation et leur expose que la 123^e division est appelée à concourir à la défense de Verdun, dont peut dépendre l'issue de la guerre.

Depuis le 21 février, les Allemands ont prononcé une très importante attaque qui s'étend au nord de la ville sur les deux rives de la Meuse, depuis le bois d'Avocourt à l'ouest, jusqu'aux Eparges au sud-est. L'armée du kronprinz impérial, renforcée des meilleures divisions de l'empire et puissamment accrue en artillerie et en moyens matériels de toute nature, livre, sans discontinuer, des combats d'une violence qui ne s'était pas encore révélée.

Malgré leur infériorité manifeste, nos troupes ont tenu le choc, et, après avoir subi de terribles assauts qui les ont obligées à reculer, ont pu enrayer les avances ennemies.

Mais ceux de nos éléments qui se sont déjà succédé ont éprouvé des pertes énormes, et leur usure est extrême. Il importe donc que chacun contribue, dans la plus large mesure possible, à assumer cette glorieuse tâche ; aussi, toutes les divisions du front français vont être appelées à tenir le secteur de Verdun. En conséquence, les commandants d'unités sont invités à rehausser le moral du personnel sous leurs ordres et à le préparer aux suprêmes sacrifices.

Ces exhortations sont superflues, car il n'est pas un seul poilu du 412^e qui ne comprenne la gravité de la situation et la grandeur de l'effort que la patrie attend de lui.

Aussi est-ce avec un calme et un enthousiasme exempts de forfanterie que les bataillons s'embarquent, le 23 mai, dans les camions-autos, qui, après avoir traversé Bar-le-Duc, les amènent, par la « voie sacrée », à la boucle de Blercourt où ils débarquent.

CHAPITRE III

Bataille défensive de Verdun (rive gauche)

Cote 304

(23 mai au 30 octobre 1916)

Du 23 au 28 mai, le régiment bivouaque au bois Saint-Pierre (2 kilomètres ouest de Blercourt).

Le 26 mai, le 3^e bataillon est envoyé au bois de Béthelainville (réserve de secteur de combat).

Le 29 mai, le 2^e bataillon remplace le 3^e bataillon qui va stationner à Béthelainville (village).

Le 30 mai, le 1^{er} bataillon va remplacer au bois de Béthelainville, en réserve de secteur de combat, le 2^e bataillon qui est acheminé sur Montzéville.

Les 2^e et 3^e bataillons sont mis à la disposition de la 245^e brigade, 126^e division, commandée par le général MUTEAU, dont le poste de commandement est à Béthelainville et qui fait également partie du 15^e corps d'armée.

Le 1^{er} juin, le 3^e bataillon est appelé à relever, dans le sous-secteur de gauche de la cote 304, au nord d'Esnes, le 1^{er} bataillon du 12^e d'infanterie, qui occupe le quartier M.

Le 1^{er} bataillon le remplace à Béthelainville.

Le 2 juin, le lieutenant-colonel commandant le 412^e prend, à 8 heures, le commandement du sous-secteur de gauche, poste de commandement au calvaire d'Esnes, issue ouest du village.

Le bombardement ennemi sur les positions et les arrières, avec des obus de gros calibre, est presque ininterrompu et les bataillons stationnés tant à Montzéville qu'à Béthelainville subissent de lourdes pertes.

Le 4 juin, le 3^e bataillon est l'objet d'attaques ennemies. A la pointe du jour, une patrouille s'avance, en rampant, jusqu'au petit poste tenu par la 12^e compagnie (compagnie de gauche) qu'elle assaille à la grenade. Repoussée par les guetteurs, la patrouille se retire.

Pendant toute la matinée, les avions ennemis survolent nos lignes à faible hauteur.

A partir de midi, l'artillerie lourde allemande exécute sur nos positions de première et deuxième lignes des tirs efficacement réglés par avions.

A 15 heures, le tir devient plus intense. Une certaine activité étant observée dans les tranchées ennemies, en avant du front du bataillon, des tirs de contre-préparation sont demandés à notre artillerie. L'ennemi réagit en exécutant des tirs de harcèlement en arrière de nos lignes, sur le ravin dit « de la Mort ».

A 17h 5, dès l'apparition de fusées rouges lancées par les compagnies de droite et de gauche du bataillon, notre tir de barrage se déclenche.

A 17h30, les Allemands essaient de sortir de leurs tranchées ; une trentaine d'entre eux parviennent jusqu'au petit poste de la compagnie de gauche (12^e compagnie), à l'extrémité du Bec de Canard. Mais, balayés par une mitrailleuse mise très crânement en batterie en plein champ, et contre-attaqués par la section du sous-lieutenant LEFEBVRE, de la 11^e compagnie, ils sont repoussés en subissant des pertes et rebroussent chemin.

Le bombardement continue très violent de part et d'autre. Les tranchées sont rapidement comblées par les projectiles, et les liaisons latérales entre les unités sont plus ou moins compromises.

A partir de 19 heures, le feu de l'artillerie diminue d'intensité. La nuit, assez calme, est employée à réfectionner les tranchées et boyaux ; mais les projectiles de l'ennemi ainsi que ses grenades à fusil gênent fortement nos travailleurs.

Cette journée a coûté au 3^e bataillon les pertes suivantes : tués, 12 ; blessés, 21, dont un officier (sous-lieutenant PAGES).

Comme pendant les combats des 9, 10 et 11 janvier à la butte du Mesnil, l'attitude et la tenue au feu des « gars du Nord » qui composent ce bataillon ont été excellentes.

Le 5 juin, à 22 h 30, une fusillade éclate devant le 3^e bataillon et un combat à la grenade est engagé. Notre tir de barrage amène l'accalmie ; l'ennemi ne répond pas.

Pendant la nuit du 5 au 6 juin, le 2^e bataillon vient en réserve de sous-secteur aux abris Favry, à l'ouest d'Esnes, au sud de la route Esnes-Avocourt. Il est remplacé à Montzeville par le 1^{er} bataillon.

Le 6 juin à 1 heure, quelques moments après être arrivé à Montzeville, le commandant THIBAUT (1/412) reçoit directement du général commandant la brigade l'ordre d'exécuter immédiatement la reconnaissance des positions occupées par le bataillon MATHIS (3/412).

Dans la nuit du 6 au 7 juin, le 1^{er} bataillon relève le 3^e bataillon qui se rend au bois de Bethelainville. Dans celle du 7 au 8, le 2^e bataillon relève le 3^e du 411^e, du sous-quartier B.

Le 3^e bataillon vient au bois Saint-Pierre, d'où il est embarqué en auto à destination de Couvonges.

JOURNEE DU 9 JUIN

La journée du 9 juin 1916 fut caractérisée par une très forte manifestation offensive de l'ennemi, laquelle, localisée d'abord, dans la matinée, sur le front tenu par le 1^{er} bataillon, à l'ouest de la cote 304, parut se généraliser l'après-midi sur toute la zone à l'ouest de la Meuse, et principalement dans la région Mort-Homme-cote 304.

La nuit du 8 au 9 avait été relativement calme, sauf une activité assez intense d'artillerie continuant celle qui paraissait avoir débuté le 7 juin, premier jour d'occupation du quartier M par le 1^{er} bataillon du 412^e régiment.

Pourtant, au cours de cette même nuit, la compagnie de gauche (3^e compagnie, capitaine JOANA) avait eu à livrer, entre 21 heures et 2 heures, quelques combats à la grenade dans la région dite du « Bec de Canard ».

Le 9 juin à 5 h 20, un coup de téléphone annonce qu'une attaque ennemie vient de se déclencher et que deux fusées rouges ont été lancées demandant le tir de barrage.

Cette demande est aussitôt renouvelée avec fusées, téléphone et télégraphie sans fil dont un poste a été installé, pendant la nuit, dans le poste de commandement du chef de bataillon.

Le tir de barrage commence à 5 h 31.

Dans le même moment, le lieutenant FAYET, commandant la compagnie de droite (1^{re} compagnie) signale une attaque se dirigeant sur le front de la compagnie de gauche (2^e compagnie, capitaine NUSSAS). A 6 h 45, les premiers renseignements parviennent. L'ennemi paraît arrêté.

Sorti de ses tranchées vers 5 h 15, il s'est avancé sur tout le front du bataillon, par petit groupes précédés de lanceurs de flammes, en utilisant les trous d'obus. Aussitôt pris à partie par nos mitrailleuses et nos fusils qui couchent les plus audacieux, il tombe sous nos tirs de barrage qui brisent son élan et l'obligent à rétrograder.

A 8 h 10, le capitaine NUSSAS et le lieutenant FAYET rendent compte que de forts groupes ennemis se rassemblent en avant de la compagnie de droite (1^{re} compagnie) et qu'on voit luire les baïonnettes ; ils demandent sur ces rassemblements des tirs d'artillerie de contre-préparation et font diriger des feux intenses de mitrailleuses.

En prévision d'une attaque paraissant montée en profondeur, le chef de bataillon précise à l'artillerie des points à battre et où des concentrations de troupes peuvent s'effectuer, à savoir : bois Camard, bois Carré, bois En éponge.

Le capitaine JOANA, dont la compagnie (3^e) a subi des pertes sensibles, demande, à 8 h 20, que deux sections de renfort lui soient envoyées. Ordre est aussitôt donné à la compagnie de soutien (4^e compagnie, lieutenant DE GEYER D'ORTH) de mettre deux sections à la disposition de la 3^e.

En rendant compte de cet incident au commandant du régiment, le chef de bataillon demande qu'une des compagnies dont il dispose, comme commandant de quartier, lui soit envoyée pour remplacer, le cas échéant, la compagnie de soutien appelée à renforcer la ligne avancée.

Il estime que, pour rendre cette ligne inviolable, il est indispensable qu'elle soit suffisamment nourrie et que les défenseurs soient réconfortés par l'afflux de l'arrière à l'avant.

Se rendant à ces raisons, le chef de corps met à la disposition du 1^{er} bataillon la 23^e compagnie du 4^e mixte de zouaves et tirailleurs (capitaine FROT), à qui l'ordre est donné d'envoyer deux sections à la compagnie DE GEYER D'ORTH pour remplacer les deux sections dirigées sur la compagnie JOANA.

A 9 heures, le commandant PROUZERGUE, commandant le 5^e bataillon du 4^e zouaves, qui se trouve en soutien à droite, envoie un sous-officier de liaison au commandant du 1/412 pour l'informer qu'il se tient à sa disposition dans le but de lancer des contre-attaques si besoin était.

En remerciant le commandant PROUZERGUE, le commandant THIBAUT lui expose, par note, la situation et lui indique qu'il ne peut lui préciser le moment de contre-attaquer. En tout cas, l'orientation à donner sera vers l'ouest pour tomber dans le flanc gauche des forces ennemies.

Consécutivement, il demande au commandant LESUR (2/412), qui est à gauche, d'intervenir, le cas échéant, par une contre-attaque dans le flanc droit de l'ennemi.

Les demandes d'intervention d'artillerie, lancées, à 8 h 10, par télégraphie sans fil, ont eu pour effet de faire tirer sur les objectifs désignés, non seulement les canons du groupement DE MAUD'HUY, mais ceux des groupements voisins (généraux DE BAZELAIRE et BERTHELOT), correspondant à des corps d'armée.

Il s'ensuit qu'une quantité considérable de pièces sont en action.

Malheureusement, un certain nombre d'entre elles, qui n'ont pas exécuté de réglages, tirent d'écharpe avec hausse trop courte et des projectiles tombent dans nos lignes, augmentant sensiblement les pertes infligées par l'ennemi.

Les demandes d'allongement, plusieurs fois répétées par tous les moyens possibles (fusées, T.S.F., téléphone), ne parviennent pas complètement à remédier à cet état de choses.

A 10 h 10, les renseignements ci-après sont transmis à l'autorité supérieure :

Aucun ennemi n'a pénétré dans les tranchées.

A la compagnie de gauche (3^e compagnie), quelques-uns ont pu arriver jusqu'au poste d'écoute, d'où ils ont aussitôt été chassés à la grenade.

Une seconde attaque avec liquides enflammés a été dirigée devant la compagnie du centre (2^e compagnie).

Prise sous le feu d'une mitrailleuse, elle a été immédiatement enrayée et une trentaine de cadavres gisent sur le terrain.

Par suite, la situation reste la suivante :

La ligne avancée tient toujours. Les hommes sont calmes et font preuve d'un excellent moral.

La fraction de soutien est reconstituée avec deux sections de zouaves et deux sections de la 4^e compagnie du 412^e régiment d'infanterie.

Les deux autres sections de la 23^e compagnie mixte de zouaves ainsi qu'une section de mitrailleuses du même régiment restent réservées pour remplacements ou renforcements utiles.

A 10 h 45, le message suivant est téléphoné :

Le général de brigade témoigne au bataillon Thibault toute sa satisfaction et le prévient que l'artillerie lourde tire sur les pentes au nord de 304 et va prendre en contre-batterie les batteries allemandes.

A 10 h 50, une accalmie semble se produire. On en profite pour envoyer en première ligne des munitions et des grenades, que les commandants de compagnie réclament instamment.

La situation demeure stationnaire jusqu'à midi ; mais, à partir de cette heure, l'ennemi dirige un bombardement extrêmement violent d'obus de tous calibres sur tout le front du secteur.

Ce bombardement, qui se prolonge avec la plus vive intensité jusque vers 19 heures, fait subir de très grosses pertes aux unités du bataillon.

Les tranchées de première ligne sont nivelées ; la plupart des rares abris existant en deuxième ligne sont effondrés, et les hommes sont enfouis sous les décombres.

Dès 13 heures, les communications téléphoniques avec les premières lignes sont interrompues ; il est impossible de les rétablir.

A 16 h 50, un caporal de la 1^{re} compagnie accompagné d'un soldat de la même compagnie parviennent en courant au poste de commandement du commandant du bataillon.

Le caporal rend compte que la 1^{re} compagnie a subi des pertes énormes, qu'il y a des blessés partout et que les tranchées et boyaux sont entièrement bouleversés.

Le lieutenant FAYET, qui vient d'être très grièvement blessé, n'a pu passer le commandement de la compagnie, et, quand on lui a demandé ce qu'il fallait faire, il a répondu avec énergie : « Tenir quand même, jusqu'au bout ! »

A 19 h 35, grâce à l'accalmie qui se manifeste, des précisions peuvent être recueillies.

1° A droite (1^{re} compagnie, lieutenant FAYET), l'adjudant-chef NORMAND a sous ses ordres une trentaine d'hommes, mais il est dans l'ignorance de ce que sont devenues les sections des sous lieutenants CORBINDEAUD et DELAUNE. Il a la liaison à droite avec le 8^e tirailleurs.

2° Au centre (2^e compagnie, capitaine NUSSAS), les tranchées sont toujours tenues et le contact est assuré avec les voisins de droite et de gauche.

Le capitaine NUSSAS signale que le bombardement continue à lui causer beaucoup de pertes : il lui reste environ 80 à 90 hommes valides. Il ajoute que le moral se maintient très bon et demande des grenades et des renforts.

3° A gauche (3^e compagnie), le capitaine JOANA signale également qu'il y a de nombreux blessés et presque plus de cadres. Il demande des renforts bien encadrés, des fusées, des grenades et des cartouches en quantité. Il ajoute que l'état moral est un peu déprimé, mais que, néanmoins, tout va bien.

4° A la compagnie de soutien (4^e compagnie, lieutenant DE GEYER D'ORTH), les sections qui restent sont très éprouvées.

5° La compagnie de mitrailleuses a subi aussi de nombreuses pertes et son matériel est en partie détérioré.

Dans ces conditions, la capacité de résistance ainsi que le coefficient offensif du 1^{er} bataillon étant considérablement diminués, et l'intérêt supérieur de la défense l'exigeant, la relève du

bataillon est décidée. Elle est effectuée, pendant la nuit, par le 6^e bataillon du 4^e mixte de zouaves et tirailleurs (commandant DHOMME), qui a déjà des unités dans le secteur.

Les événements du 9 juin peuvent être classés en deux catégories distinctes :

1^o Dans la matinée, le 1^{er} bataillon a subi des attaques précédées de jets de liquides enflammés, montées avec de gros effectifs, qui ont été complètement enrayées ;

2^o dans l'après-midi, il s'est trouvé sous un bombardement terrifiant, puisqu'il venait d'arrière et d'avant, et ce rôle passif, dans l'attente de la ruée ennemie, ne fut pas néanmoins sans grandeur.

Il convient de relater que l'action de notre artillerie, déclanchée opportunément sur les zones précitées de concentration des forces ennemies, empêcha de se produire la très forte attaque les Allemands se préparaient à lancer sur nos positions et que faisait prévoir leur intense préparation d'artillerie.

Chacun, dans cette journée, au 1^{er} bataillon, tint à l'honneur de faire son devoir ; beaucoup même firent plus. La réponse sublime, faite par l'admirable lieutenant FAYET, abattu par un obus et citée précédemment en est un témoignage.

Le bilan des pertes était de :

Tués : 74, dont 2 officiers (sous lieutenants LUAGIER, 3^e compagnie, et VIGIER, 4^e compagnie.

Blessés : 215, dont 3 officiers (lieutenants FAYET, 1^{re} compagnie, BRUN, 2^e compagnie et LONGET, 3^e compagnie.

Disparus : 3.

En transmettant au commandement le rapport du commandant du 1^{er} bataillon, le lieutenant-colonel commandant le régiment s'exprimait ainsi :

Dans cette journée, le 1^{er} bataillon du 412^e a été attaqué plusieurs fois par des grenadiers et deux fois par des flammenwerfer aidés de grenadiers. Il a été soumis à un des bombardements les plus violents par obus de gros calibre qu'il soit possible d'imaginer.

Grâce à l'énergique commandement du chef de bataillon Thibault, des capitaines Cary, Joana, Nussas et du lieutenant Fayet, au sang-froid et à l'héroïsme dont ont fait preuve les chefs et les hommes, toutes les attaques ont été repoussées. A aucun moment, la ligne n'a été entamée ; le moral de la troupe a été en tous points admirables.

Il terminait en soumettant une proposition de citation collective à l'ordre de l'armée en faveur du 1^{er} bataillon.

Il n'est pas sans intérêt de noter que le communiqué officiel du 9 juin, 23 heures (677^e jour de la guerre), relatait en ces termes les faits auxquels avait pris part le 1^{er} bataillon.

Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont attaqué à plusieurs reprises, au cours de la journée, nos positions de la cote 304. Deux attaques dirigées à l'ouest de cette cote et deux autres au sud-ouest, accompagnées de jets de liquides enflammés, ont complètement échoué sous nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses.

La proposition de citation collective soumise par le lieutenant-colonel commandant le 412^e, favorablement accueillie, fut sanctionnée par l'ordre général n° 296 du 18 juillet 1916 de la II^e armée, avec le motif suivant :

Le 1^{er} bataillon et la 1^{re} compagnie de mitrailleuses du 412^e régiment d'infanterie. – violemment attaqués, le 9 juin 1916, à plusieurs reprises, à coups de grenades, accompagnés de jets de liquides enflammés et soumis, de 5 heures à 19 heures, à un bombardement intense d'obus de gros calibres, ont repoussé victorieusement toutes les attaques et maintenu intacte la position de la cote 304, grâce à l'énergique commandement du chef de bataillon Thibault, des capitaines Cary, Joana et Nussas, et du lieutenant Fayet.

Le général commandant en chef la II^e armée

Signé : NIVELLE.

En la portant à la connaissance du régiment, le lieutenant-colonel commandant le 412^e ajoutait ce qui suit :

Grâce à l'énergie de tous, chefs et soldats, le 1^{er} bataillon a ajouté une page glorieuse à l'histoire du 412^e.

Tous, nous pourrons être fiers de cette citation. Les autres bataillons, qui ont déjà prouvé leur valeur en maintes circonstances, sont également prêts à tous les sacrifices pour assurer la victoire finale !

Des efforts sont encore nécessaires ; mais, comme disent tous les braves : « On les aura ! »
Vive la France !

Le lieutenant-colonel commandant le 412^e régiment d'infanterie,
Signé James Martin

Cet hommage, que le chef de corps tenait à rendre tout spécialement au 1^{er} bataillon, attestait que les braves ruraux du Limousin et des Marches, gens paisibles et disciplinés, au patriotisme ardent et à l'amé forte, qui venaient de montrer leur superbe attitude au feu et leur entière confiance dans leurs chefs, possédaient une conception exacte de leurs devoirs et égalaient, comme vaillance et énergie, leurs camarades des deux autres bataillons.

La journée du 9 juin confirmait les qualités parfaitement homogènes de tous les éléments du 412^e. Elles ne devaient jamais faillir.

Enfin, il convient de mentionner encore que, par un ordre du jour fort élogieux, le général DE MAUD'HUY signala, dans les termes ci-après, la vaillance des soldats du 15^e corps, auxquels revient l'honneur impérisable d'avoir, lors de la bataille de Verdun, âprement défendu les abords de la cote 304 et du Mort-Homme, brisant net, par leur résistance acharnée, l'élan impétueux des hordes ennemies :

Dans la journée du 9 juin, les troupes du 15^e corps et de la 38^e division ont repoussé quatre attaques ennemies accompagnées de jets de flammes et précédées d'un bombardement d'une extrême violence.

Soldats d'infanterie, zouaves, tirailleurs, artilleurs, sapeurs ont rivalisé de bravoure, restant à leur poste et rejetant l'ennemi dans ses tranchées, partout où il s'est montré.

Soldats, le poste que vous tenez est d'une importance capitale, la France vous l'a confié !

Vous l'avez vaillamment défendu depuis trois semaines, en particulier pendant les dures journées des 21, 22 29 mai et des 4 et 9 juin.

Vous le garderez avec le même succès tant qu'il faudra !

Les troupes qui eurent à lutter les 4 et 9 juin 1916 sont les 3^e et 1^{er} bataillons du 412^e, et le kaiser lui-même déclarait à ses officiers, lors de sa visite au front de Verdun, le 21 décembre

1917, que « les batailles livrées sur les sanglantes collines des cotes 304 et 344 avaient été terribles ! »

Or, le 412^e, qui avait combattu à la cote 304 en juin 1916, fut de ceux qui combattirent, le 20 août 1917, à la cote 344.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, le 1^{er} bataillon s'achemina sur le bivouac du bois Saint-Pierre.

Le 11 juin, après avoir remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur au brave lieutenant Fayet, à l'ambulance de Ville-sur-Cusances, le général DE MAUD'HUY se rend au bois Saint-Pierre et fait réunir le 1^{er} bataillon auquel il adresse les plus chaleureuses félicitations pour sa belle défense de la cote 304. Ce bataillon, embarqué en chemin de fer à Récicourt le soir même, est dirigé sur la zone de rafraîchissement, à l'ouest de Bar-le-Duc, et arrive le 12 juin à Beurey.

Le 15 juin, le 2^e bataillon, relevé de secteur, vient à Robert-Espagne. Le régiment reste au repos jusqu'au 28 juin, date à laquelle il est appelé à reprendre le secteur de la cote 304.

Le 29 juin, le 3^e bataillon, embarqué en camions autos, est transporté de Couvonges au bois Saint-Pierre, où il bivouaque jusqu'au 30. Il se rend le 1^{er} juillet au bois de Bethelainville, en réserve de secteur de combat.

Le même jour, l'état-major du régiment, les 1^{er} et 2^e bataillons sont transportés à Jubécourt (état-major et 2^e bataillon) et au bois Saint-Pierre (1^{er} bataillon).

Dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet, le 3^e bataillon relève un bataillon du 411^e au sous-quartier A (bataillon de droite) et le 2^e bataillon se porte au bois Deffoy, à la disposition du général commandant le secteur de combat, pour exécuter des travaux.

Dans la nuit du 3 au 4, le 1^{er} bataillon relève un bataillon du 411^e en réserve de quartier et occupe les tranchées de Miramas, Tarascon. Dans celle du 7 au 8, ce même bataillon relève la première ligne au quartier A le 1^{er} bataillon du 411^e (bataillon de gauche).

L'activité ennemie est toujours très intense. Nos positions, ainsi que les arrières, sont soumis presque constamment à des bombardements extrêmement violents et à des attaques partielles très habilement exécutées qui nous causent des pertes sensibles.

Aussi, les bataillons, dont la durée du séjour en ligne est fixée à huit jours, fondent rapidement.

Dans la nuit du 8 au 9 juillet, le 2^e bataillon relève au sous quartier A (bataillon de droite) le 3^e bataillon qui se rend au bivouac du bois Saint-Pierre, puis à Waly où il arrive le 10.

Le 10 juillet, au cours de la nuit, une patrouille dirigée par le sergent FAVAREILLE, de la 3^e compagnie, en avant du front tenu par le 1^{er} bataillon, reconnaît que les Allemands se sont avancés, par un boyau, jusqu'à une crête qui domine, à moins de 40 mètres, un de nos postes d'écoute.

En raison de cet incident, le commandant du sous-secteur donne l'ordre que des coups de main à la grenade soient exécutés, dans la nuit du 11 au 12, contre le travail signalé et sur toutes entreprises analogues que l'ennemi pourrait tenter en d'autres points du front.

Ces coups de main, qui sont pour la plupart couronnés de succès, valent des citations à l'ordre de la brigade, que le colonel PRIOU, commandant le sous-secteur, tient à décerner immédiatement au sergent LABROUSSE, au caporal BORDAS et à six soldats du 1^{er} bataillon. Les croix de guerre leur sont remises, le 12 au matin, par lieutenant-colonel commandant le régiment dans la tranchée de première ligne.

Il est nécessaire d'indiquer que le commandement du secteur était alors exercé par le général commandant la 38^e division, sous les ordres de qui le régiment se trouvait momentanément placé. Le colonel PRIOU commandait une des brigades de cette division.

Dans la nuit du 12 au 13, de nouveaux coups de main sont tentés, mais restent infructueux.

Le 13 juillet, à 12 h 50, un violent combat s'engage subitement entre les deux postes d'écoute opposés, situés devant le front de la compagnie de gauche (3^e compagnie). Les Allemands, qui ont pu s'approcher en creusant des sapes russes, lancent sur notre poste une profusion de grenades et plusieurs hommes sont tués ou blessés.

La garnison, renforcée d'abord par le groupe de grenadiers d'élite du bataillon, puis par le peloton tout entier, que commande le sous-lieutenant NEBOUT, tien tête à l'adversaire et riposte vaillamment.

Tout l'approvisionnement de grenades existant dans le quartier du bataillon est envoyé pour soutenir ce combat, qui se prolonge jusqu'à 19 heures, sans que l'ennemi, qui attaque de trois côtés à la fois, puisse sortir de ses tranchées. Malheureusement, nos pertes sont très lourdes ; le sous-lieutenant NEBOUT est tué et 46 soldats, la plupart grenadiers d'élite, sont mis hors de combat.

Dans le but de restreindre les pertes, le capitaine JOANA, avec l'assentiment du chef de bataillon, décide de ramener le poste à une quinzaine de mètres en arrière, afin d'établir une zone de vide dans laquelle les grenades ennemies pourront tomber sans atteindre les défenseurs. Un barrage en chicane est aussitôt construit avec des sacs à terre, et des guetteurs vigilants sont placés pour signaler l'apparition de l'ennemi qu'une contre-attaque immédiate devra rejeter dans ses tranchées.

Averti de cette situation, le lieutenant-colonel commandant le régiment envoie une demi-compagnie du bataillon de réserve (18^e compagnie du 8^e tirailleurs) en soutien du bataillon de gauche. Cette fraction arrive vers 19 heures, au moment où l'accalmie se produit ; elle n'a pas à intervenir.

Pendant la nuit, les Allemands continuent à lancer des grenades sans prononcer aucun mouvement.

Mais, le 14 juillet à 4 h 45, ils font irruption dans le poste d'écoute évacué la veille. Une contre-attaque aussitôt déclenchée par la compagnie JOANA est repoussée par l'ennemi à coups de grenades projetées de trois côtés à la fois. Deux autres qui suivent n'ont pas davantage de succès et nous coûtent 25 hommes hors de combat.

Le lieutenant-colonel donne l'ordre à la deuxième demi-compagnie du 8^e tirailleurs de rejoindre la première, laquelle est déjà en soutien. Mais le mouvement, commencé à 9 h 30, ne s'exécute que lentement, en raison des précautions à prendre pour traverser le ravin de la Passerelle, presque entièrement inondé et sur lequel une violente canonnade ennemie est dirigée.

Dès 8 heures, le commandant du bataillon avait demandé, sur les points d'où pouvaient venir les assaillants, des tirs d'artillerie. Il soumettait, en même temps, un projet d'attaque avec préparation et appui d'artillerie et réclamait instamment un fort approvisionnement de grenades, d'artifices et de munitions. Il indiquait que tout ce matériel devait lui parvenir avant de prononcer l'attaque dont il proposait de fixer l'heure H à 14 heures.

Ses propositions étant accueillies, à 12 h.30, l'artillerie de campagne commence son feu à la cadence de six à huit coups par minute. Des mouvements ayant été aperçus dans les lignes ennemies, du côté ouest, le concours de l'artillerie lourde est demandé, mais les objectifs sont tellement rapprochés que les obus ne peuvent atteindre l'ennemi sans danger pour nos troupes, et l'efficacité des tirs est presque nulle.

A 13 h.55, l'artillerie précipite sa cadence, et, à 14 heures, en même temps qu'elle allonge son tir, les éléments d'attaque se mettent en mouvement.

Ils comprennent une section de la 1^{re} compagnie (sous-lieutenant DUBOIS), partagée en trois groupes ; l'un progresse dans le boyau à coups de grenades, les deux autres à l'extérieur, à

droite et à gauche, en terrain libre. Une section du 8^e tirailleurs reste en soutien dans la tranchée.

Les hommes se précipitent baïonnette au canon. Dès qu'ils apparaissent, ils sont assaillis par une nuée de grenades partant des tranchées ennemies situées en arrière du poste d'écoute, lesquelles sont garnies de défenseurs qui, en manches de chemise, combattent ardemment.

En même temps, des feux violents de mitrailleuses prennent de flanc nos groupes d'attaque.

Cependant, les Allemands, ayant épuisé leurs grenades, se retirent en arrière pour continuer la lutte à coups de fusil et abandonnent le poste d'écoute où le groupe qui chemine dans le boyau, sous le commandement du sergent DORAT DES MONTS, peut arriver. La fusillade ennemie, dirigée de haut en bas, l'empêche de s'y maintenir. Le sergent, atteint d'une balle qui lui crève un œil, ramène sa troupe derrière le barrage.

A 15 h.10, un compte rendu du chef de bataillon expose ainsi qu'il suit la situation :

« Il n'y a personne dans le poste d'écoute, ni Allemands ni Français.

» Le barrage a été refait à 15 mètres en arrière. Pour le réoccuper, il faudrait monter une attaque sur 300 mètres de tranchées avec gros effectifs et nouvelle préparation d'artillerie. »

A 15 h.15, le colonel PRIOU, commandant le sous-secteur, téléphone de :

« Tenir le barrage et ne pas monter de grosse attaque.

» Lancer des grenades dans le boyau et le poste d'écoute et s'efforcer d'en interdire l'accès à l'ennemi.

» Être très attentif et profiter, si possible, de toutes circonstances pour reprendre possession du poste. »

A 15 h.20, il est signalé que les Allemands réoccupent à nouveau le poste.

A 16 h.15, ordre est donné par le colonel commandant le sous-secteur de « *progresser mètre par mètre en avançant le barrage jusqu'à reprise du poste qui devra être couvert de grenades* ».

Cet ordre est transmis à la section de soutien du 8^e tirailleurs, qui entame aussitôt le mouvement et parvient seulement à gagner 4 à 5 mètres, sans pouvoir continuer, tellement les pertes sont lourdes.

La situation reste donc stationnaire.

A 22 heures, le lieutenant-colonel commandant le quartier vient s'en rendre compte et envisage la possibilité de recommencer l'attaque à la faveur de la nuit.

Le commandant du bataillon lui expose qu' « *étant donnés les efforts dépensés, les pertes subies et l'état de fatigue physique et morale de la troupe, qui vient de passer douze jours dans un secteur aussi pénible, sous la pluie qui n'a presque pas cessé de tomber, il ne semblait pas qu'une nouvelle attaque, menée avec les mêmes effectifs, pût être couronnée de succès* ».

Cette opinion est soumise au colonel commandant le sous-secteur, qui décide la relève du bataillon.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, il est remplacé par un bataillon du régiment colonial du Maroc et va bivouaquer au bois de Béthelainville, pour être acheminé, la nuit suivante, sur Waly où se trouve déjà le 3^e bataillon.

L'affaire du poste d'écoute, que ne put d'ailleurs réoccuper le bataillon colonial, coûtait au 1^{er} bataillon 12 tués, dont un officier (sous-lieutenant NEBOUT), et 73 blessés, dont le sous-lieutenant DUBOIS.

Ces luttes à objectifs restreints étaient, à cette époque, la manière des Allemands, sur le front de Verdun, où leurs grosses attaques à grande envergure avaient partout été enrayées. Aussi ils y employaient des moyens matériels et des effectifs considérables.

Au cours de la nuit du 15 au 16, le commandant THIBAUT est blessé par éclat d'obus, en se rendant au poste de commandement du lieutenant-colonel, après avoir passé les consignes au chef de bataillon relevant. Il est remplacé, dans le commandement du 1er bataillon, par le capitaine adjudant-major FARGES.

Le 16 juillet, le régiment est rassemblé en entier à Waly, où il stationne jusqu'au 1er août. Ce fut pendant cette période que le général de MAUD'HUY épingla, le 31 juillet, dans une revue solennelle, aux fanions du 1er bataillon et de la 1re compagnie de mitrailleuses, la croix de guerre avec palme que leur valait la citation à l'ordre n° 296 de la IIe armée.

Le soldat LAFAGE Aimé Raoul Etienne est blessé le 24 juillet 1916.

Non « Mort pour la France »⁽¹⁾

L'article 6, paragraphe 3, de la loi du 17 août 1915, dit que "les mobilisés et mobilisables détachés dans les usines" ne sont pas des militaires sous les drapeaux, et doivent être considérés comme en sursis d'appel.

Dès lors, ils ne rentrent pas dans la catégorie des militaires des Armées de terre ou de mer, visés à l'article 1er de la loi du 23 février 1922⁽¹⁾.



Gloria - P. Dauzet - librairie Hachette - collection personnelle

⁽¹⁾ La mention "Mort pour la France" a été créée par la loi du 2 juillet 1915, en hommage à tout militaire des armées de terre ou de mer tué à l'ennemi, mort des suites de ses blessures ou d'une maladie contractée sur le champ de bataille, à tout médecin, ministre du culte, infirmier, infirmière des hôpitaux militaires et formations sanitaires, ainsi qu'à toute personne ayant succombé à des maladies contractées au cours des soins donnés aux malades ou blessés de l'armée ; à tout civil tué par l'ennemi, soit comme otage, soit dans l'exercice de fonctions publiques électives, administratives ou judiciaires, ou à leur occasion, ces dispositions s'appliquant à compter du 2 août 1914.

Cette loi a été modifiée par celle du 28 février 1922 qui a substitué à l'expression « mort des suites de ses blessures ou d'une maladie contractée sur le champ de bataille » l'expression « mort de blessures ou maladies contractées en service commandé, ou encore des suites d'accidents survenus en service ou à l'occasion du service, en temps de guerre » ; elle procède également à une modification des dispositions relatives aux civils, en étendant celles-ci sans restriction à « tout civil ayant succombé à la suite d'actes de violences commis par l'ennemi ». Elle étend enfin l'attribution de la mention à « tout otage, à tout prisonnier de guerre, militaire ou civil, mort en pays ennemi ou neutre, des suites de ses blessures, de mauvais traitements, de maladies contractées ou aggravées en captivité, d'un accident du travail ou fusillé par l'ennemi ».